Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [X] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [X] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X	✓	24X		28X		32X

L'E

AU

MO

IMP

DISCOURS

SUR

L'ELOQUENCE DANS LES BEAUX-ARTS

PRONONCÉ

AU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

PAR

MONSIEUR ADELARD J. BOUCHER
(SECRETAIRE AU BUREAU DE LA COMMISSION SEIGNEURIALE.)

MONTREAL:
IMPRIMERIE DE "LA MINERVE," No. 10, RUE ST. VINCENT,
1858.

DISCOURS SUR L'ELOQUENCE

DANS LES

BEAUX-ARTS.

Dans un pays comme le nôtre, Mesdames et Messieurs, qui compte à peine quelques trois cents ans de découverte, dans ce siècle de progrès matériel surtout, nous semblons nous borner au stricte nécessaire dans les arts manuels.

Flattés dans notre amour-propre lorsque nous avons donné à nos frères d'outre-mer des preuves incontestables de notre savoir-faire, et de notre esprit inventif et progressif, dans les arts mécaniques, nous paraissons nous être déterminés à laisser à d'autres des occupations, des moyens d'existence, des genres d'industrie et d'agrément, qui quoiqu'avantageux et profitables dans leurs résultats,—honnêtes et sublimes en eux-mêmes, requièrent néanmoins, de la part de ceux qui s'y adonnent, un travail assidu et de longues veilles.

La culture des beaux-arts, pour y réussir, requièrt cette assiduité.

Bien que de nos jours on ait assujetti diverses branches des beaux-arts à un pur mécanisme, qu'un Daguerre ait invoqué l'aide du soleil pour la reproduction instantanée des figures et des tableaux, qu'un Debain, par un mécanisme aussi étonnant qu'ingénieux, fasse d'un ignorant un musicien consommé, il n'en est pas moins vrai que le véritable artiste, artiste pour l'art lui-même, qui dédaigne ces ingénieux subterfuges du génie, et qui, par une assiduité constante et un travail opiniâtre, parvient non seulement à égaler, mais même à surpasser ces excellences factices, attire sur lui-même, aussi bien que sur l'art qu'il exerce, nos sympathies les plus vives, notre admiration la plus profonde.

Quel est donc ce prestige que nous admirons chez l'artiste, qui exerce sur nos cœurs une si grande influence?

Vous l'avez pressenti, Messieurs, c'est l'éloquence.

Chez le poète, l'éloquence est le fruit d'une inspiration spontanée; chez l'artiste, elle est le prix du travail et de l'assiduité : comme l'a dit un grand rhéteur ; (Quintilien,) " Nascuntur poetœ, fiant oratores."

Donc, agir sur les esprits, se rendre maître des cœurs, soumettre les volontés, c'est le domaine propre de l'éloquence.

Son influence se fait surtout sentir chez l'orateur qui entraine son auditoire par la force du raisonnement et par les doux artifices et les ingénieuses ressources de la persuasion. Elle est essentiellement fille de la civilisation.

La poésie, au contraire, quoiqu'ayant pris naissance dans un âge beaucoup moins avancé, fleurit néanmoins dans quelqu'état que ce soit de la société. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le barde peut tirer de sa lyre des sons également harmonieux.

Les plus sublimes efforts de l'élo-

quence sont étoitement liés à ceux de la poésie, et souvent ne sont que la réalisation de l'idéal poétique. Ainsi se figure-t-on que si la Grèce n'avait jamais eu à se glorifier d'un Homère, elle n'eut jamais possédé un Démosthène, de même, un Shakespeare nous semble avoir dû précéder un Chatham, et la muse du grand Corneille, peut bien avoir inspiré l'éloquence de l'Aigle de Meaux.

L'artiste quoique la plus récente, n'est peut-être point la création la moins parfaite de la civilisation. Il lui faut pour son existence l'état de société le plus avancé. La perfection et l'habileté, essentielles à l'excellence artistique,—non moins que le sentiment du beau, indispensable à son appréciation générale font qu'il est impossible que l'artiste puisse se rencontrer dans un siècle barbare, ou parvenir à ses plus beaux triomphes au milieu d'un peuple à demi-civilisé.

Quoique l'artiste soit d'une création plus récente que le poète, leur mission est essentiellement la même. Le marbre ciselé, la toile colorée, la lyre mélodieuse, font appel aux mêmes sentimens et exercent sur l'esprit la même influence que la muse inspirée.

Quelque diversifiés que soient les moyens dont ils se servent, le but du poète, du sculpteur, du peintre et du musicien, est de revêtir d'une forme, de donner une expression à l'idéal subtil et presqu'imperceptible du beau, que se forme l'esprit;—comme l'exprime admirablement le grand Tragique anglais :

> " To give to airy nothing,"
> " A local habitation and a name."

La sphère de l'orateur diffère de la leur en ceci seulement, qu'il prend ses matériaux dans les incidents ordinaires de la vie réelle et journalière, tandisque le poète et l'artiste tirent leurs matériaux de leur propre imagination. Leur but, à tous également, est de provoquer les douces sympathies du cœur, de transporter l'âme par des émotions les plus violentes qui puissent faire vibrer le cœur de l'homme.

De même que nul ne peut assigner les limites précises entre les efforts les plus sublimes du poète et ceux de l'orateur, de même nul ne saurait dire où le poème et l'art se distinguent l'un de l'autre, sinon dans leurs modes particuliers d'expression.

Tous reconnaissent une même émotion sympathique dans le chant d'Homère, dans les harangues de Cicéron, dans le Jupiter de Phydias, dans la transfiguration de Raphael, dans la Basilique de Michel-Ange, et dans la Création de Haydon.

Toutes ces œuvres sont empreintes du cachet du beau, et quoique le désir de la science et du pouvoir soit souvent considéré, dans ce siècle essentiellement prosaïque et monétaire, comme la fin exclusive de la sollicitude de l'homme, néanmoins, il n'en est pas moins vrai, que le beau, par lui-même, est, non seulement un objet permanent, mais encore un objet de la plus haute importance pour l'intelligence de l'homme.

L'inspiration commune au poète, à l'orateur et à l'artiste, cette influence puissante, qui fait, que nous les considérons tous comme enfants d'une même origine, ce je ne sais quoi, enfin, qui nous dit que le génie qui élève qui épure l'humanité, sous quelque forme qu'elle se développe, est toujours le même : cette influence mystérieuse qui peut faire battre dix millions de cœurs à l'unisson, qui leur peut faire verser des torrents de larmes, sur la même page, ou se tenir ravis, en extase, en présence du marbre inanimé, ou de la toile colorée, ou s'attendrir de compassion, ou être transporté de délire, aux sons magiques d'un Thalberg ou d'un

Vieuxtemps, cette puissance, cette influence qui émeut les sentiments, excite les sympathies du cœur de l'homme, Messieurs, voilà l'éloquence.

Quoique ce mot, " *éloquence*" s'applique plus particulièrement à l'orateur, dans ses œuvres de génie, au barreau, au forum, à la tribune et dans la chaire, néanmoins, ce me semble l'inspiration qui anime les plus nobles créations de l'artiste est même alliée de plus proche à l'éloquence qu'à la poésie : " l'éloquence de l'art," désignerait avec plus de précision ce qui est généralement dénommé, " la poésie de l'art."

Il faut pour l'existence de l'artiste, de même que pour celle de l'orateur, le plus haut dégré de perfectibilité mentale. Ils déploient chacun, leur supériorité, dans leur productions isolées.

Le poëte, lui, attendrit tour à tour les fibres du cœur humain, et plait surtout par la variété de son chant.

L'orateur et l'artiste frappent à la fois tous les fibres du cœur, et l'enchantent par l'ensemble même de leurs œuvres.

La renommée du poète est dans l'avenir.

L'orateur et l'artiste ont la leur, dans l'effet instantané de leurs productions.

L'art remporte ses victoires là précisément où la muse se reconnait impuissante.

C'est ainsi qu'il sied bien au poëte de nous faire sentir les douleurs poignantes et les angoises de Marie, lorsqu'elle rencontre son Fils bien-aimé, sanglant et défiguré, se rendant au lieu de son sacrifice, et quelle se tient elle-même toute éplorée, au pied de la croix :

Stabat Mater dolorosa,
Justa crucem, lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Alors le poëte ne pouvant plus contenir sa douleur, s'écrie—et demande s'il est quelqu'un qui pourrait retenir ses larmes, en contemplant un si douleureux spectacle :

Quis est homo, qui non fleret,
Christi Matrem, si videret
In tanto supplicio.

L'angoise de cette Mère de douleur, qui voit son Fils innocent aux prises avec la mort, le cri de détresse qui dit que tout est consommé :

Vidit suum dulcem natum,
Morientem, desolatum,
Dum emisit spiritum.

Tout cela est du ressort du poët

Mais lorsqu'on remet à cette Mèı affligée le corps inanimé de son Fils, qu'elle imagination de poëte, traduirait à nos cœurs, son agonie maternelle, silencieuse agonie de la plus profonde détresse.

Voici venir le triomphe de l'artiste. Le marbre seul reproduira les traits de sa douleur et de son angoise : Eh bien que tous les détails de cette scène navrante ne se présentent pas tous à la fois à nos yeux, néanmoins la souffrance la plus profonde est toute reproduite dans le chef-d'œuvre inanimé du sculpteur.

Voilà, Messieurs, ce que l'on se sent forcé d'admirer, comme malgré soi, en contemplant le groupe de la " Mater dolorosa," chef-d'œuvre du célèbre Bouchardon.

Le gladiateur expirant, nous fournit encore un semblable exemple.

L'imagination rapellera bien au poète qui contemple la statue, qu'elle exprime encore l'agonie de Laïus, ou de celui qu'assassinèrent sur l'autel de la Pitié, les Athéniens en furie, ou du Goth, entraîné de ses lointaitaines forêts, immolé dans le Colisée, pour servir d'ornement à une orgie romaine.

Mais n'importe la suite de circonstances qui peut avoir amené le barde à se représenter cette scène de souffrance extrême, il est au-dela du pouvoir du poète de rien ajouter à

cette même scène.

Ce guerrier intrépide, dans les dernières convulsions de la mort, " s'appuie sur son coude ; son front " vaillant saura mourir, mais con- " querra l'agonie, sa tête s'affaisse " graduellement, et de sa blessure " béante, son noble sang s'é- " chappe, goutte à goutte, sem- " blable, a dit Byron, aux premières " gouttes de pluie d'un gros orage " d'été."

Quel artiste habile, autre que le sculpteur, pourrait retracer l'angoise de cet instant, où l'âme irritée s'arrache de sa dépouille mortelle ! Quel autre talent saurait dépeindre ce regard, contracter toutes ces muscles, et nous manifester ainsi le héros, dans ses derniers instants, exhalant de sa large poitrine, son dernier soupir, luttant encore pour la victoire, jusque dans les derniers embrassements de la mort.

Ce fut par des chef-d'œuvres comme ceux-ci, que l'Athénien idéalisa la matière, communiqua le souffle de vie, et revêtit d'une beauté splendide, des matériaux informes et inanimés. L'artiste triomphait de concert avec l'orateur. Démosthène et Phydias, sont les créations les plus sublimes du paganisme.

La poësie de la Grèce, s'empreignit des erreurs de sa mythologie. Les dieux d'Homère sont moins dieux que ses héros. Mais quand plus tard, dans un siècle plus éclairé, on eut moins égard à la fable religieuse, et que l'intelligence Athénienne se voua à la culture des arts libéraux. Vint alors le triomphe de l'éloquence, et le ciseau atteignit sa plus haute perfection sous les mêmes influences.

La peinture et la musique ne purent pas encore atteindre leur plus haut degré de perfection. L'appréciation la plus délicate de la beauté physique, joint à un raffinement de sensualisme, était suffisante pour faire parvenir à l'excellence, dans les œuvres du ciseau : et par là même qu'aucun peuple n'a jamais possédé ces deux caractéristiques, à un degré si éminent, que les Athéniens, il en résulte que la splendeur de la sculpture Grecque, surpasse tout ce qui l'a précédé et suivi.

Ces mêmes caractéristiques ont élevé au plus haut rang leur tribune. Les efforts les plus hardis de leur éloquence et de leur habileté artistique en appelèrent à des sentiments purement humains, et à des motifs terrestres : leurs plus nobles créations ils ne les puisèrent que d'objets matériels.

Le Christianisme, au contraire, donna naissance à une plus sublime éloquence encore, aussi bien qu'à un art plus relevé.

Le paganisme fut surtout riche d'expression, beau, fini, doux, tendre, poli, mais non spirituel. Et comment aurait-il pu l'être ? Il pouvait bien donner une forme et une expression à l'idéal le plus exalté de la beauté physique dans la figure d'un Appollon du Belvédère, il pouvait bien apposer au Jupiter de Phydias, le sceau de la majesté du père des dieux, il a bien su tracer le dévouement maternel de Niobé, en pleurs, même, il a imprimé au marbre inanimé toute l'agonie d'un Lacon, et lorsque, dans un siècle plus récent, les Médicis tentèrent de faire revivre l'art payen, il sut transformer le bloc le plus dur, en le sensualisme le plus licencieux.

Mais le paganisme ne put jamais faire parvenir à sa plus haute excellence l'art du peintre.

On nous a beaucoup vanté la peinture Grecque, mais il ne nous en reste cependant aucun vestige. Les matériaux employés peuvent avoir contribué à sa perte : mais on aurait su la reproduire sous mille formes différentes et durables, si elle avait égalé les chef-d'œuvres de leur statuaire.

Le Christianisme donna naissance à l'excellence artistique dans les œuvres du crayon, en lui fournissant sa qualité essentielle, la beauté surnatürelle. Le pinceau ne put supplanter le ciseau, que lorsqu'il emprunta à la religion ses plus belles couleurs.

Le même génie qui sut inspirer le Patriarche à la bouche d'or, le grand Chrysostôme, de Constantinople, put seul produire le *Dernier Jugement*, ou la *Transfiguration*. L'artiste n'a fait que réaliser, que prêter une forme et une expression aux plus sublimes conceptions des plus grands crateurs. Tous deux se sont désaltérés aux sources vives des eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Quel est celui qui en contemplant les cartons de Raphaël, qui même, ne les ayant vu que reproduits sous tous les désavantages du stylet du graveur, n'a pas resenti qu'au peintre, seul, il appartient d'exprimer les sentiments de la dévotion la plus tendre du cœur de l'homme. Et encore, qui n'a pas observé la toile comme s'animer, sous les plus humbles productions du crayon ! Qui, en contemplant le portrait de sa mère, n'a point resenti son cœur battre d'amour pour l'auteur de ses jours ! Qui n'a pas senti vibrer tous les fibres de son cœur en présence du tableau qui lui rappelait les scènes de jours heureux ! Qui peut ignorer que les plus nobles sentiments du cœur de l'homme ont rendu hommage au crayon et au chevalet ! Hogarth, dans son tableau célèbre du " dissolu," (the Rake's progress), consacre éloquemment les deux grandes doctrines, la récompense de la vertu, et la punition du crime.

Mais quand un coloris céleste jette son reflet sur le cannevas, et qu'un François d'Assise contemple les secrets du Ciel, et dans sa vision, laisse entrevoir à notre regard terrestre, la splendeur mystérieuse qui le détache des vils intérêts de la terre,—quand encore l'héroïque Laurent agonise sur des charbons ardents, ou mieux encore, lorsque l'artiste gravit le sentier sacré du Calvaire, et ôse aborder le tableau le plus sublime, et le plus triste qu'ait jamais contemplé l'œil de l'homme, nous rendons à ce chef-d'œuvre un hommage qui témoigne qu'à l'artiste il appartient de dominer les plus nobles émotions de l'âme humaine, et de nous transporter même sur la montagne de Dieu.

Messieurs, voilà encore l'éloquence. Voilà l'art qui atteignait rapidement son plus haut degré de perfection, quand la parole éloquente d'un pauvre moine déchaussé soulevait l'Europe entière, et l'enrolait sous l'étendard de la croix. Voilà l'art qui touchait à son apogée, quand l'admirable Bernard, aux pensées inspirées, dominait, par sa parole brulante, les multitudes accourues à sa voix.

Et si, de notre temps, l'orateur manie le sceptre de son influence dans des bornes plus restreintes, l'artiste aussi est réduit à s'envoler moins haut. Les mêmes causes les font parvenir à l'excellence. Les mêmes influences en affaiblissent la puissance, et s'opposent à leur perfection.

La musique dans ses premiers débuts, ne fut que l'auxilliaire de la poésie, et elle ne peut s'arroger un caractère distinct, qu'au milieu de la civilisation la plus éclairée.

Le barde et sa lyre, sont les réminiscences d'un siècle grossier. Tant qu'ils demeurent unis, le musicien c'est le poète. C'est ainsi que les chants et les ballades d'un peuple, tiennent un rang plus élevé, comme productions de génie poétique, que comme compositions musicales.

Mais, quand on a atteint un plus haut dégré de culture sociale, si la muse se joint à la lyre, alors la re-

nommée du poète s'obscurcit à l'ombre de celle du ménestrel. C'est ainsi que les noms de Rossini, Boëldieu et Von Weber, sont familiers au grand nombre d'entre vous, quoique probablement, vous n'avez jamais connu, ni même désiré connaitre l'écrivain du drame que le génie musical a ainsi immortalisé. Tous connaissent la Norma de Bellini, le Figaro et la Flute enchantée de Mozart, le charmant Barbier de Rossini, qui me nommera le poète qui a fourni au musicien ses vers harmonieux ?

Mais le caractère distinct de la musique, c'est l'éloquence, non la poésie.

On la reconnait ainsi éloquente, quand le clairon sonne la charge, aussi bien que dans les accords majestueux de l'orgue. Elle est éloquente dans le *Messie de Handel*, dans le *Requiem de Mozart*, dans le *Stabat de Rossini*, et surtout dans le plus sublime effort de l'art du compositeur, dans les *sept paroles* de Haydn.

Sa puissance éloquente se fait également sentir dans les plus humbles efforts.

Qui, ayant entendu les sons du cor adoucis par le lointain,et rendus plus doux encore,par quelque tendre souvenir d'enfance,ou d'amis éloignés, qui, en pays étranger, entendant la mélodie nationale de sa chère patrie, n'a pas reconnu l'influence étroitement alliée du musicien et de l'orateur? Pareillement, au premier son, ils réveillent mille souvenirs chéris, et par un appel irrésistible à nos sympathies, ils nous façonnent à leur gré.

La musique a partout ses triomphes. Elle embellit les saints offices du culte ; communique le charme le plus réjouissant à la fête la plus brillante, et à l'attendrissement le plus vif à la douleur la plus profonde.

Sa puissance atteint aux plus sublimes élans.

Elle a proclamé l'angoise plaintive de Marie, les réjouissances des armées célestes, le mugissement de la vague, le chuchotement de la brise, le tonnerre des combats, le gazouillement du rossignol, le frizeli du feuillage, les merveilles de la création, et le dernier soupir du héros expirant.

Au musicien aussi, appartient la plus grande gloire du peintre, d'avoir consacré à la Religion, ses œuvres les plus belles.

Mais la lyre surpasse le cannevas, par la variété de sa puissance, qui nous paraitrait être presque sans bornes, si un art nouveau et plus sublime encore, ne venait réclamer la sculpture, la peinture et la musique pour ses servantes.

Car, de même que la poèsie, dans sa forme la plus parfaite, renferme toutes les puissances de l'esprit, et toutes les figures et ornements du discours, de même l'architure embrasse tous les plus sublimes efforts de l'artiste.

De même que dans le poème épique le plus régulier, nous rencontrons la plus haute éloquence, de même aussi, dans la magnifique cathédrale nous trouvons la perfection de tous les arts.

Le parvis sacré, la toile sainte, et l'orgue solennel, semblent faire partie des arceaux obscurs, des longues nefs, de la voûte ciselée et de la flèche altière, qui, comme un doigt de géant, nous indique le ciel.

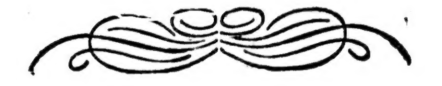
L'art combiné de cette manière, tous ces charmes ainsi groupés ensemble, c'est la poésie. Dans ses efforts isolés, semblable aux productions de l'orateur, son influence fut grande, il est vrai, mais non durable.

Le beau, sous sa forme individuelle, appartient également au sculpteur, au peintre, au musicien et à l'orateur. Mais il n'appartient qu'au poète et qu'à l'architecte d'entrelacer ensemble toutes les lignes et les nuances de la beauté physique et surnaturelle.

Et cependant, réunis ou séparés, les beaux-arts répandent un lustre sur la civilisation qui les appelle en existence : et les productions de l'artiste, tout aussi bien que celles du poète et de l'orateur, indiquent clairement, le point d'avancement social atteint par chaque nation respective.

De là, il résulte que le pays qui ne s'est jamais créé de littérature distincte, n'a jamais possédé un art national.

Le bon gout et le génie doivent triompher partout, ou faillir nécessairement.



pays qui ne
érature dis-
é un art na-

nie doivent
aillir néces-